

*Socrate vient d'exprimer à Glaucon une conviction profonde : les cités ne pourront régler leurs maux qu'à la condition que les philosophes règnent (473d). Dès lors, il est nécessaire de définir qui sont les philosophes.*

S – « Faut-il dès lors affirmer ou nier le point suivant ? Celui que nous disons posséder du désir de quelque chose, affirmerons-nous qu'il désire toute l'espèce de cette chose, ou qu'il désire tel élément et non tel autre ?

G – Toute l'espèce.

S – Par conséquent, le philosophe lui aussi, nous dirons qu'il est posséder du désir de la sagesse, non pas de tel ou tel élément, mais de la sagesse tout entière ?

G - C'est vrai.

S – Et donc, celui qui se montre réfractaire aux connaissances, surtout s'il est jeune et s'il ne peut se rendre compte de ce qui est utile et de ce qui ne l'est pas, nous ne dirons pas qu'il est amoureux du savoir ni amoureux de la sagesse, de la même manière que celui qui se montre difficile à l'endroit des nourritures, nous dirons qu'il n'est pas affamé et qu'il n'a aucun désir de nourriture, et qu'il n'est pas un ami de la nourriture, mais un mauvais mangeur.

G – Et nous aurons raison de l'affirmer.

S – Mais celui qui consent volontiers à goûter à tout savoir, et qui joyeusement se porte vers la connaissance et qui se montre insatiable, celui-là nous affirmerons en toute justice qu'il est philosophe, n'est-ce pas ? »

Glaucon dit alors :

G – « Tu trouveras certainement plusieurs cas de ce genre et de bien étranges. Tous ceux qui aiment les spectacles, par exemple, me semblent être tels en raison de leur plaisir à apprendre ; quant à ceux qui aiment l'écoute, ce sont sans doute ceux qui sont les plus étonnants à compter parmi les philosophes, eux qui ne consentiraient pas de leur plein gré à assister à des échanges d'arguments et à une discussion comme la nôtre, et qui ont pour ainsi dire loué leurs oreilles et circulent partout pour écouter tous les chœurs lors des Dionysies, ne manquant ni les Dionysies des cités ni celles des campagnes. Alors, tous ceux-là, et tous ces autres qui deviennent experts dans ce genre de connaissances et dans les arts inférieurs, dirons-nous qu'ils sont philosophes ?

S- Aucunement, dis-je, mais seulement semblables à des philosophes.

G – Et les philosophes véritables, quels sont-ils, selon toi ?

S – Ce sont ceux qui aiment, dis-je, le spectacle de la vérité.

G – Cela aussi, dit-il, est exact. Mais en quel sens entends-tu cela ?

S – À un autre que toi, dis-je, il serait très difficile de l'expliquer. Mais toi, je pense, tu tomberas d'accord avec moi sur le point suivant.

G – Lequel ?

S – Puisque le beau est l'opposé du laid, il s'agit donc de deux choses différentes.

G – Forcément.

S – Or donc, puisqu'il s'agit de deux choses différentes, chacune d'elles est une ?

G – Oui, c'est le cas.

S – Pour le juste et pour l'injuste aussi, et pour le bon et le mauvais, et ainsi pour toutes les formes, on peut tenir le même discours : chacune en elle-même est une, mais parce que chacune se

manifeste partout en communauté avec les actions et avec les corps, et les unes en rapport avec les autres, chacune paraît alors être multiple.

G – Tu as raison, dit-il.

S – Eh bien, c'est en ce sens, dis-je, que je fais la distinction qui sépare d'une part ceux qu'à l'instant tu appelais amateurs de spectacles et amateurs des arts et doués pour l'action, et d'autre part ceux qui sont l'objet de notre entretien et que seuls on nommerait légitimement philosophes.

G – En quel sens, dit-il, dis-tu cela ?

S – Mais alors, ceux qui sont capables d'aller vers le beau en soi et de le voir en lui-même ne seraient-ils donc pas rares ?

G – Oui, certes.

S – Celui par conséquent qui reconnaît l'existence de belles choses, mais qui ne reconnaît pas l'existence de la beauté en elle-même et qui ne se montre pas capable de suivre, si quelqu'un le guide vers la connaissance de la beauté, celui-là, à ton avis, vit-il en songe ou éveillé ? Examine ce point. Rêver, n'est-ce pas la chose suivante : que ce soit dans l'état de sommeil ou éveillé, croire que ce qui est semblable à quelque chose ne lui est pas semblable, mais constitue la chose même, à quoi cela ressemble ?

G – Pour ma part, dit-il, je dirais en effet que rêver, c'est bien cela.

S - Mais alors, pour prendre le cas contraire, celui qui pense que le beau en soi est quelque chose de réel et qui est capable d'apercevoir aussi bien le beau lui-même que les êtres qui en participent, sans croire que les êtres qui en participent soient le beau lui-même, ni que le beau lui-même soient les choses qui participent de lui, à ton avis, celui-là vit-il aussi à l'état de veille ou vit-il en songe ?

G – A l'état de veille, dit-il, bien-sûr.

S – Par conséquent, n'aurions-nous pas raison d'affirmer que sa pensée est connaissance, parce qu'elle est la pensée de quelqu'un qui connaît, et que celle de l'autre est opinion, puisqu'il s'agit de la pensée de quelqu'un qui opine ? »